

comparaître devant Dieu, et lui demandai si, à ce moment-là, il ne vaudrait pas mieux pour lui qu'il eût fait, en conservant la paix à son peuple, une bonne œuvre qui serait peut-être pour lui le point de départ d'un retour à Dieu, que de l'avoir précipité dans la ruine, etc., etc.

Il écouta tout cela patiemment, mais répondit, comme il répond toujours, qu'en punissant ceux de ses gens qui avaient livré leurs armes il ne faisait pas la guerre au gouvernement anglais, attendu qu'ils étaient ses sujets avant d'être ceux du gouvernement ; qu'ils ne dépendaient de ce dernier que par son entremise, et par conséquent n'avaient pas le droit de faire une telle démarche sans sa permission. A quoi je répliquai que le gouvernement entendait la chose tout autrement, que d'ailleurs lui, Massoupa, eût-il cent fois raison, il n'était plus temps de discuter des théories ; que le gouvernement considérait la prise d'armes des Bassoutos comme une révolte, qu'il était le plus fort ; que jamais dans une affaire pareille il ne consentirait à être vaincu, et que le seul espoir de salut qui leur restât était de faire leur soumission et d'accepter les conditions qu'on leur imposerait, si dures fussent-elles.

Je le quittai là-dessus et viens de lui écrire de nouveau pour insister sur ce dernier point. Ce n'est pas que je puisse attendre aucun résultat de ces démarches. Si des paroles et des exhortations pouvaient toucher un homme tel que Massoupa, celles de M. Jousse, près de qui il demeure, l'eussent fait depuis longtemps. Mais j'aurai la satisfaction d'avoir, moi aussi, tenté quelque chose pour détourner le péril. »

---

LETTRE DE M. F. ELLENBERGER

Au moment où M. Ellenberger nous écrivait cette lettre, le district qu'il habite continuait à jouir, sous le rapport politique, d'un répit bien précieux après les commotions de la guerre de Morosi. Il est probable qu'à l'heure présente, on

y éprouve, plus ou moins vivement, le contre-coup de ce qui se passe dans les parties plus centrales du Lessouto. Cela ne doit pas nous empêcher de lire avec reconnaissance les bonnes nouvelles que notre frère a pu nous envoyer avant que la crise n'éclatât.

Massitissi, le 29 mai 1880.

Cher directeur,

La question du désarmement est toujours là; le sursis d'un mois accordé par le Parlement du Cap n'empêchera pas l'heure critique de venir. Elle est même déjà venue pour l'endroit que nous habitons, car la nouvelle du sursis est arrivée ici trop tard pour que nous pussions en profiter. Nous avons été obligés de livrer nos fusils. Moi-même j'ai reçu une notification du magistrat à ce sujet (1).

Mais si ce qui concerne la politique est loin de satisfaire les besoins des peuples et de répondre à nos aspirations, quand nous tournons nos regards vers « Celui qui règne », nous voyons avec bonheur que toutes ses voies portent l'empreinte de la sagesse et de la justice. A Massitissi, nous continuons à être témoins d'une œuvre de relèvement. L'Esprit-Saint agit toujours et fait concourir au bien des pécheurs ce que l'ennemi des âmes fait pour les porter au découragement.

Depuis ma dernière lettre, beaucoup de gens se sont convertis, surtout parmi les païens. Entre ces derniers, se trouvent quatre femmes d'ordre secondaire, dont trois ont déjà reçu leur lettre de libération et la quatrième obtiendra bientôt la sienne. Le nombre des conversions, depuis le commencement de ce mouvement, est arrivé à quatre-vingt-dix. De tous les premiers réveillés, j'ai la joie de dire qu'aucun jus-

---

(1) Nous apprenons que, depuis ce moment-là, des chiens, devenus sauvages pendant la récente guerre, viennent sans crainte enlever à M. Ellenberger ses moutons et ses volailles.

qu'ici n'est retourné au monde. Il y a eu par-ci par-là des moments de lutte contre d'anciennes habitudes, quelquefois du refroidissement chez quelques-uns, mais je ne puis pas appeler cela des défaillances aussi longtemps que l'on reprend sa course, qu'on lutte et regarde en haut d'où vient le secours. Cependant ce serait bien étrange si, sur un tel nombre, il n'y en avait aucun qui vint à manquer de persévérance ; aussi, nous réjouissons-nous toujours avec tremblement, les environnant tous de notre vive sollicitude et les soutenant sans cesse de nos conseils et de nos prières.

Notre école de station a prospéré ; le nombre des enfants a dépassé 120 ; l'inspecteur, dans son rapport, nous a été si favorable, que le surintendant des écoles du gouvernement a donné une preuve de sa satisfaction en augmentant de 125 francs par an le traitement de notre instituteur. Il nous a en sus alloué un subside de 250 francs pour une école enfantine, un de 250 francs aussi pour une classe de couture et un troisième de 125 francs pour un aide-instituteur. Enfin, on nous a envoyé 375 francs pour nous aider à ouvrir une école dans notre annexe de Gogobeng. En mars dernier, nous avons inauguré la chapelle de cet endroit. Près de cinq cents personnes étaient présentes ; trois adultes ont été reçus dans l'Eglise et trois enfants ont été aussi baptisés.

Nous nous proposons de construire une chapelle à Séthalleng. Il y a dans cette annexe plus de membres de l'Eglise et d'auditeurs que dans la précédente ; aussi nous attendons-nous à y trouver plus de secours. Cependant, les chrétiens de Gogobeng ont été vraiment zélés et ont coopéré à l'érection de leur lieu de culte avec joie et avec ardeur. Ils n'ont jamais dit que je leur avais imposé trop de travail ou demandé trop d'argent. Le jour de la dédicace, on nous a remis pour l'évangélisation de l'endroit un peu plus de 125 francs, bien que les trois quarts de l'assemblée ignorassent qu'il serait fait une collecte.

Nos amis, M. et Madame Preen, sont arrivés à Massitissi,

le 10 mai, avec tous leurs effets et leur contingent de travailleurs (1). Comme ils n'avaient pas en main la lettre de M. Griffith les autorisant à prendre possession des bâtiments de l'ex-magistrat, ils ont dû d'abord se contenter de déposer leurs bagages dans les maisons qui n'avaient ni portes ni fenêtres, et de se loger dans leurs propres wagons. Il y a eu aussi un peu de mésintelligence entre eux et les quelques hommes de la police qui occupaient le terrain que nous croyions avoir été donné pour l'école. Leurs débuts n'ont donc pas été sans désagréments ; mais nous espérons que M. Griffith et le gouvernement ne tarderont pas à bien définir les limites de l'institution. En attendant, nos amis et les jeunes gens réparent les maisons.

Je termine en vous priant de saluer affectueusement pour moi tous les membres du Comité, et de me croire votre toujours bien dévoué,

F. ELLENBERGER.

---

M. ET MADAME MARZOLFF A MATATIÉLÉ

18 juin 1880.

« Nous voici à la tête d'une station et nous sentons que c'est une lourde tâche. Nous sommes arrivés depuis trop peu de temps pour pouvoir vous parler de notre œuvre proprement dite.

Chaque prédication est encore pour moi le produit d'un long et pénible labeur. Les indigènes disent nous bien comprendre et m'assurent que mon *sessouto* est sans faute ; mais je sens que le génie de cette langue m'est encore inconnu.

---

(1) Il s'agit de l'école industrielle qui a été transférée de Thabana-Morèna dans le voisinage de Massitissi et à laquelle le gouvernement a concédé les constructions de l'ancien magistrat du district.

(Note des Réd.)